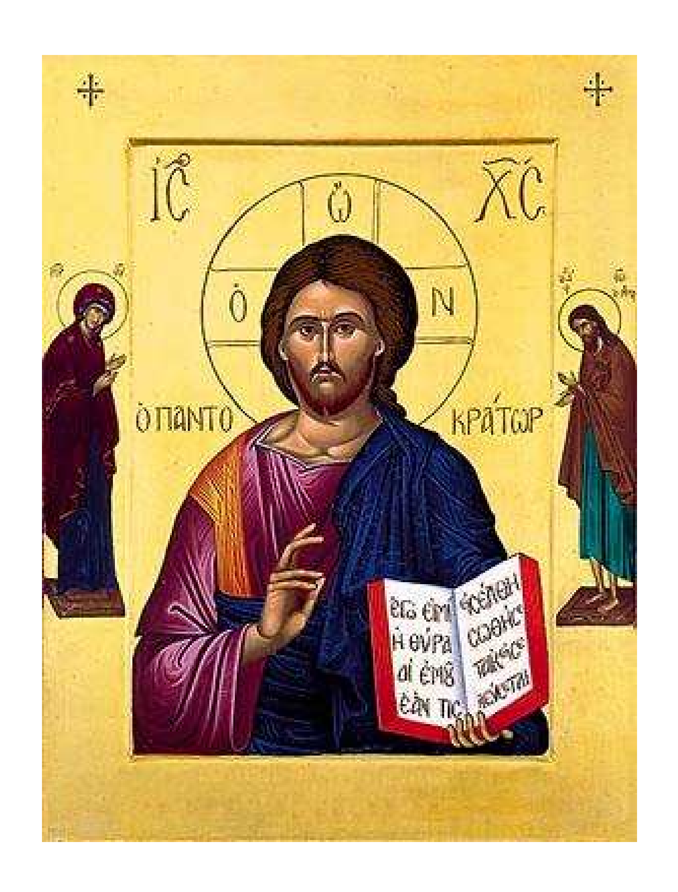
La pleine divinité de Jésus Christ
selon
l'Epître aux Philippiens



Deux homélies
de St Jean Chrysostome

(Homélie 6 et 7 sur l'épître aux Philippiens)
Traduction de Jeannin, 1864,
revue sur celle de l'abbé Bareille, Tome 9, 1872

2010

Soyez dans la même disposition
et dans le même sentiment où a été Jésus-Christ,
qui étant dans la forme de Dieu,
n'a pas cru que ce fût pour lui une rapine et une usurpation
d'être l'égal de Dieu, mais qui cependant s'est anéanti,
prenant la forme de l'esclave

(Phil 2.5-6)

Résumé de l'homélie 6.
1-4 Exorde : Jésus-Christ proposé par lui-même et par saint Paul comme modèle de charité. – Les ennemis de l'Incarnation nommés, leurs hérésies dévoilées, leurs impiétés d'avance réfutées par le texte de saint Paul.- Réfutation spéciale de Sabellius et d'Arius. – Le Fils n'est pas un petit Dieu, inférieur au Père. – Jésus-Christ a pu se croire Dieu, "sans rapine", puisqu'il l'est: l'orateur profite de ce texte, pour établir à la fois la nature divine de Jésus-Christ, et l'essence de l'humilité. – Il explique les mots : "en forme de Dieu".
4-6. Judas perverti par l'avarice : craignons de succomber sous cette passion.– Mammon et Jésus-Christ se disputent le monde. – L'enfer au bout de l'avarice. Pourquoi l'orateur parle de l'enfer.

Résumé de l'homélie 7.
1. Le Seigneur Jésus ne craignant pas qu'on l'accusât de rapine pour son titre et sa nature d'égal de Dieu, ne craint pas de déposer ce titre, de cacher cette nature. Il s'anéantit par humilité et non par nécessité.
2. Il est fait semblable à l'homme, parce qu'il en prend la nature, — mais non, comme le veut Marcion, par un faux semblant d'incarnation. — Il s'anéantit, mais sans cesser d'être Dieu, comme le voudraient Paul de Samosate et Arius.
3 . Son incarnation ne nuit pas à sa nature divine. — Son obéissance humble jusqu'à la mort de la croix n'empêche pas son égalité avec Dieu le Père.
4. Grandeur du nom de Jésus, qui lui a été donné en récompense.
5 et 6. L'humilité nous élève au-dessus de nous-mêmes. L'orgueil nous ravale au-dessous de la brute.

Sixième homélie
sur l'épître aux Philippiens

1. Lorsqu'il veut élever ses disciples aux plus grandes vertus, Notre-Seigneur Jésus-Christ leur propose en exemple, les prophètes, son Père et lui-même, disant tantôt : "*Ainsi ont-ils traité les prophètes qui ont vécu avant moi*". Tantôt: "*Apprenez de moi que je suis doux*." (Matth. V, 12 et XI, 29) ; et ailleurs : "*Soyez miséricordieux comme votre Père qui est dans le ciel*". (Luc, VI, 36.)

Paul ne suit pas une autre méthode. Pour décider les Philippiens à la pratique de l'humilité, il met en scène Jésus-Christ ; et ce n'est pas seulement pour cette vertu, c'est aussi pour expliquer la charité envers les pauvres, qu'il rappelle ce grand modèle en ces termes "*Vous connaissez la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui pour nous s'est fait pauvre, alors qu'il était si riche* !" (II Cor. VIII, 9.) Il n'est rien, en effet, qui incite une âme grande et sage à la pratique du bien, comme de lui faire comprendre que ses oeuvres la rendront semblable à Dieu. Quel motif vaudra jamais celui-là pour décider une volonté ? Paul le savait, aussi pour amener ses lecteurs à l'humilité, il a commencé par les prier et par les conjurer ; puis il a employé les paroles encourageantes: "*Vous persévérez*", disait-il, "*dans un seul esprit*" ; et encore : "*Ce qui est une preuve de leur perdition, et de votre salut*". (Philip. I, 27.) Mais il arrive enfin à son grand moyen de persuasion: "*Soyez dans la même disposition et dans le même sentiment où a été Jésus-Christ, qui étant dans la forme de Dieu, n'a pas cru que ce fût pour lui une rapine et une usurpation d'être l'égal de Dieu, mais qui cependant s'est anéanti, prenant la forme de l'esclave* (5, 6)".
Mes frères, appliquez-vous, je vous en prie, élevez vos âmes. Comme un glaive à double tranchant, de quelque côté qu'il frappe, au milieu même d'innombrables bataillons, les rompt facilement et les détruit, parce que, tranchant des deux côtés, il présente partout son tranchant auquel rien ne résiste : ainsi en est - il des paroles du Saint-Esprit. Oui, par la force de ces paroles, les disciples d'Arius d'Alexandrie, de Paul de Samosate, de Marcel le Galate, de Sabellius l'Africain, de Marcion le Pontique, de Valentin, de Manès, d'Apollinaire le Laodicéen, de Photin, de Sophronius, tous les hérétiques, sans exception, sont tombés sous les coups de Paul.
Invités au noble spectacle de leur défaite, conviés à voir toutes leurs troupes renversées d'un seul coup, réveillez-vous, pour ne pas perdre un seul instant de ce spectacle divin. Car enfin, si dans les courses des chevaux et des chars, le plus beau coup de théâtre pour vous est de voir un des chars vaincre d'un élan triomphal tous les chars rivaux et leurs conducteurs, et parmi ces véhicules renversés, et au milieu de ses adversaires encore sur le siège, arriver seul jusqu'à la borne, jusqu'à la barrière du combat, alors que de toutes parts éclatent les applaudissements, et que les clameurs s'élèvent jusqu'aux cieux ; alors que le vainqueur, à qui la joie et les applaudissements semblent donner des ailes, achève avec ses coursiers de parcourir le stade : combien plus n'éprouverez-vous pas de bonheur, après qu'aidés de la grâce de Dieu, nous aurons culbuté les bataillons des hérésies et les machines de guerre du

démon avec leurs écuyers eux-mêmes, qui ne seront plus ensemble qu'un monceau de ruines ?

Mais, s'il vous plaît, plaçons en ordre toutes ces hérésies.
Quel ordre adopterons-nous, celui de leur impiété, ou celui des temps ? Suivons plutôt celui des temps ; car, au point de vue de l'impiété, il serait difficile de les classer.
Commençons donc par Sabellius l'Africain. Que dit-il ? "Père, Fils, Esprit-Saint, trois noms et rien de plus, désignant une seule personne".
Marcion le Pontique nie que le Dieu qui a créé toutes choses soit bon ; il ne veut pas non plus qu'il soit père du Christ, qui est bon ; il en imagine un autre qui est juste, selon lui ; quant au Fils, il ne s'est pas incarné pour nous.
Marcel, Photin, Sophronius prétendent que le Verbe est une "énergie", et que cette énergie habite dans cet homme qui est né de la race de David, mais que ce n'est pas une substance hypostatique.
Arius le reconnaît comme Fils, mais de nom seulement. C'est une créature, dit-il, et bien inférieure au Père.
Les autres hérétiques refusent une âme à Jésus-Christ.

Voyez -vous tous les chars en ligne ? Voyez maintenant l'Apôtre les culbutant tous à la fois, d'un seul coup, d'un seul élan !
Et comment les a-t-il renversés ? "*Prenez en vous*", dit-il, "*les sentiments de Jésus-Christ, qui étant dans la forme de Dieu a cru, sans usurpation aucune, être l'égal de Dieu*".
C'est assez pour briser Paul de Samosate, et Marcel ; et Sabellius. Car il le déclare : "*Jésus-Christ était dans la forme de Dieu*". S'il était dans cette forme, comment donc, impie, oses-tu dire qu'il a commencé en Marie, et qu'auparavant il n'était pas ? Comment encore ne serait-il qu'une "énergie ?" Car s'il dit: "*Dans la forme de Dieu*", il dit aussi: "*Dans la forme d'esclave*". L'esclave en bonne forme, n'est-ce que la force de l'esclave, ou l'esclave en nature ? Certainement, réponds-tu, c'est l'esclave en nature. Donc aussi la forme de Dieu, c'est la nature de Dieu, et non une simple "énergie". Ainsi succombent Marcel le Galate, Sophronius et Photin.

2. A Sabellius, maintenant. L'apôtre dit "*Comme il était dans la forme de Dieu, il n'a pas cru que ce fût une usurpation pour lui, que d'être l'égal de Dieu*". Or il n'est pas question d'égalité dans une seule personne, on est égal à quelqu'un d'autre. Vous voyez donc ici la substance, l'hypostase de deux personnes, et non pas de vains noms qui ne s'appliquent pas à des réalités. Par là même, le Fils unique vous apparaît existant avant tous les siècles. Mais cela suffit contre ces adversaires.

Contre Arius, que dirons-nous ? Il fait le Fils d'une autre substance que son Père.
Hérétique, réponds-moi : que veut dire cette proposition : "*Il a pris une forme d'esclave ?*" Il s'est fait homme, me répond-il. Donc aussi, puisqu'il était dans "*une forme de Dieu*", il était Dieu ; car dans les deux textes se trouve cette expression de "forme". Si ce mot est vrai dans un cas, il l'est aussi dans l'autre: la forme d'esclave ici, c'est l'homme en sa nature donc aussi la forme de Dieu, c'est Dieu dans sa nature. L'apôtre ne s'en tient pas là ; mais comme Jean l'Évangéliste, il atteste la parfaite égalité de

Jésus-Christ avec Dieu, et montre qu'il n'est en rien inférieur au Père "*Il a jugé pouvoir sans usurpation s'égaler à Dieu* ".

Toutefois, n'ont-ils pas ici quelque subtilité à nous opposer ? Le texte, disent-ils, affirme précisément le contraire. D'après eux, le Christ déclare qu'étant dans la forme de Dieu, il n'a pas usurpé l'honneur d'être égal à Dieu. Mais s'il était Dieu, concluent-ils, comment aurait-il pu usurper ce titre ?
Peut-on entendre un langage plus absurde ? Dirait-on jamais ceci, par exemple, "étant homme, il n'a pas usurpé sa qualité d'homme" ? Et comment serait-il possible d'usurper ce qu'on est ?
Vous n'y entendez rien, répondent-ils ; voici comment vous devez comprendre le texte : comme le Fils était Dieu d'une manière inférieure, il n'a pas usurpé l'égalité avec le grand et suprême Dieu.
Ainsi, pour vous, il y a un Dieu grand et un Dieu petit ! Voilà que vous introduisez le paganisme dans l'Église. Chez les païens, en effet, on différencie entre grandes et petites divinités ; en est-il de même chez vous ? Je l'ignore. Dans les Écritures, du moins, vous ne trouverez nulle part rien de pareil : partout le grand, nulle part un petit. Car dès qu'il est petit, comment est-il Dieu ? S'il n'y a pas, à vrai dire, d'homme petit et d'homme grand, mais une seule nature d'homme ; si tout ce qui n'a pas cette nature, n'est pas homme, comment s'est-il trouvé un Dieu grand et un Dieu petit en dehors de la nature divine ? Qui est petit, n'est pas Dieu: car partout nos saints livres le proclament grand : "*Le Seigneur est grand*", dit David, "*et dépasse toute louange*". Il le dit du Fils aussi, car partout il l'appelle son Seigneur. — Ailleurs il s'écrie : "*Tu es grand, tu fais des merveilles, tu es le seul Dieu*". Et encore : "*Notre Seigneur est grand, grande est sa puissance ; sa magnificence est sans limites*". (Ps. XLVII, 1 ; LXXXV, 10 ; CXLIII, 3.)
Tout cela est dit du Père, répliquent-ils ; le Fils est petit.
C'est vous qui le dites, mais l'Ecriture tient un langage opposé : ce qu'elle dit du Père, elle le dit aussi du Fils. Écoutez la parole de Paul : "*Nous attendons la bienheureuse espérance, et l'avènement de la gloire de notre grand Dieu*". (Tit. II, 13.) L'avènement ! Est-ce du Père qu'on dit cela ? Or, pour vous condamner mieux encore, il a ajouté . L'avènement "du Dieu grand". Cette phrase a-t-elle jamais été dite du Père ? Jamais ! Au reste, ce qu'il ajoute ne permet point un tel sens "*L'arrivée de notre grand Dieu et Sauveur Jésus -Christ*". Voilà donc le Fils aussi déclaré grand ! sur quoi donc repose votre distinction ? Écoutez encore un prophète qui l'appelle "L'Ange du grand conseil". Qu'est- ce que l'Ange du grand conseil ? N'est-il pas grand lui-même ? Celui qui est le "Dieu fort", ne serait pas grand, mais petit ? Comment ces impudents et criminels sectaires osent-ils abuser des mots, jusqu'à dire. Un petit Dieu ? Souvent je rapporte leurs propres termes, pour vous apprendre à les éviter.
C'était un petit Dieu, disent-ils ; et il n'a pas été jusqu'à usurper le même rang que le grand. — Qu'est ceci ? dites-moi ; (cependant, n'allez pas croire que ces paroles absurdes soient de moi !) Mais d'après leur opinion, le Fils était petit, et bien inférieur en puissance à son Père : dès lors, comment aurait-il usurpé l'égalité avec Dieu le Père ? Une nature inférieure ne peut, quelque usurpation qu'elle fasse, devenir une nature supérieure. Ainsi l'homme ne pourra jamais se faire l'égal de l'ange ; le cheval ne pourrait, le voulût-il, arriver à être selon la nature égal à l'homme.

Mais, assez sur cela, et venons-en à autre chose.
Que se propose Paul en nous donnant le Christ comme modèle ? Vous me répondrez qu'il veut conduire les Philippiens à l'humilité. Mais alors, pourquoi nous proposer ce modèle ? Dès qu'on veut exhorter à l'humilité, on ne s'exprime pas ainsi. On ne dit pas "Soyez humble, n'ayez pas de vous-même des sentiments aussi avantageux que ceux de vos égaux ; prenez modèle sur cet esclave ; il ne s'est pas révolté contre son maître ; imitez-le !" A un tel propos, vous répondriez : "Sa révolte ne serait que de l'arrogance, et l'on n'est pas humble parce qu'on s'en abstient !"
Aussi, apprenez donc, vous qui êtes entraîné par un orgueil diabolique, ce que c'est qu'humilité:
Oui, en quoi consiste l'humilité ? A n'avoir que d'humbles sentiments. Or, celui qui est humble par nécessité n'a pas pour autant d'humbles sentiments ; le vrai humble s'humilie lui-même. Je veux vous éclaircir ce point, appliquez-vous. Si, pouvant avoir des sentiments élevés de lui-même, un homme veut n'en avoir que des modestes, il est humble de coeur. Mais quiconque n'a des pensées humbles que parce-qu'il ne peut en avoir de magnifiques, n'est certainement pas humble. Par exemple, que l'empereur se soumette à son sujet, voilà l'humilité de coeur, puisqu'il descend de son rang suprême ; par contre, que le sujet s'incline devant lui ne signifie pas qu'il soit humble pour autant dans la mesure où il n'est pas descendu d'une plus haute position. Il n'y a vraiment aucune place au sentiment de l'humilité, si vous ne pouvez même pas être humble. Qu'un homme soit rabaissé malgré lui et par nécessité, cette soumission, bonne en elle-même, n'est pas attribuable à ses sentiments, à sa volonté, mais à la nécessité. Or l'humilité de l'âme (ταπεινοφρωσυνη *tapeinophrosune)*, est un mot qui, par lui-même, dit abaissement volontaire de l'esprit.
3. Dites-moi, voudriez-vous louer pour son amour de la justice l'homme qui se contient dans les limites de ses propriétés, mais qui n'a aucun moyen de prendre celle d'autrui ? Non, et pourquoi ? C'est que la nécessité détruit le mérite et empêche que l'on juge de sa volonté. Dites-moi encore : vanterez-vous, comme tranquille et paisible, le citoyen qui reste dans la vie privée tout en sachant qu'il n'a aucun moyen de parvenir à s'emparer d'un pouvoir, d'un trône ? Là encore, non : il n'y a pas place au mérite. Car le mérite, laissez-moi dissiper votre ignorance profonde, ne consiste pas à s'abstenir en pareil cas, mais à pratiquer son devoir. L'abstention ainsi entendue ne mérite certes pas le blâme, mais n'arrive pas non plus jusqu'à mériter l'éloge. Voyez plutôt comment Jésus-Christ lui-même motive la louange des élus : "*Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire*". (Matth. XXV, 34,35.) II ne dit pas: Car vous n'avez pas désiré le bien d'autrui ou car vous n'avez pas volé ; ce serait trop peu de chose ; mais: Vous m'avez vu avoir faim, et vous m'avez nourri. — Qui donc a jamais parlé de la sorte de ses amis ou de ses ennemis ? Quelqu'un a-t-il jamais loué Paul ? Et pourquoi parler de Paul, quelqu'un a-t-il jamais fait de qui ce que soit l'éloge que vous, hérétique, vous faites de Jésus-Christ, lorsque vous dites : "II n'a pas usurpé une dignité qui ne lui appartenait pas" ? Un tel éloge n'est-il pas un témoignage de perversité ?
Et pourquoi cela ? C'est qu'on donne ordinairement aux malfaiteurs des compliments négatifs, tels que celui-ci : "Que celui qui volait, ne vole plus désormais". (Ephes. IV, 28.) On ne parle pas sur ce ton aux honnêtes gens. On ne s'avise pas de louer celui

qui ne s'est pas injustement emparé d'une dignité qui ne lui appartenait pas : quelle folie serait-ce de le vanter ainsi ?

D'ailleurs..... Mais appliquez-vous, je vous prie, mon raisonnement se prolonge... Qui voudrait prendre un tel exemple pour enseigner l'humilité ? Il en faut de plus remarquables, de mieux appropriés au but que nous nous proposons. On ne va pas chercher pour cela des choses étrangères. Voyez plutôt Jésus-Christ exhortant à faire du bien même à ses ennemis ; il se sert d'un frappant exemple, celui du Père "*qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber sa pluie sur le juste et sur l'injuste*". (Matth.V, 45.)Veut-il exhorter à la douceur, il se pose en exemple : "*Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur*" (Jean, XIII, 14) ; et ailleurs : "*Si j'ai fait ainsi pour vous, moi votre Seigneur et votre Maître, combien plus devez-vous le faire vous-mêmes ?*" (Matth. XI, 29.) Voyez-vous quel modèle il choisit ? Il ne faut pas en effet qu'un modèle soit inférieur : c'est là une règle que nous gardons nous-mêmes.

Or, dans la question présente, l'exemple, du moins tel qu'il est entendu par les hérétiques, n'approche même pas du terme où il doit nous conduire.
Comment cela ? C'est que, si vous me proposez un esclave comme modèle, c'est un être de condition inférieure, qui est soumis par droit à un plus grand que lui : il n'y a pas là d'humilité. C'est le contraire que vous deviez faire ; il fallait nous montrer un plus grand obéissant à un plus petit. Mais comme l'apôtre ne trouvait en Dieu rien de semblable, je veux dire, une personne plus grande et une autre moindre, il a établi leur parfaite égalité.
Si le Fils avait été inférieur au Père, son exemple ne valait plus et ne pouvait servir à saint Paul pour commander l'humilité. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas d'humilité à ne pas attaquer plus grand que soi, à ne pas usurper une dignité, à obéir jusqu'à la mort.
Souvenez-vous, d'ailleurs, d'une recommandation qui accompagne cet exemple. Saint Paul disait tout à l'heure : "*Que chacun de vous par esprit d'humilité croie les autres au-dessus de soi*". — "Que chacun croie", dit-il ; en effet, puisqu'à l'égard de la nature vous êtes une même chose, et que la grâce que vous avez reçue de Dieu vous rend tous égaux, l'humilité ne peut plus être que dans les sentiments. Mais quand il parle de plus petits et de plus grands, il ne dit plus : Supposez et croyez ; mais : Honorez ceux qui sont au-dessus de vous ; c'est sa parole dans un autre passage : "*Obéissez à vos supérieurs et soyez-leur soumis*". (Hébr. XIII, 17.) Au cas actuel, saint Paul demande la soumission d'après la nature même des choses ; tandis qu'au cas précédent, elle doit venir de notre libre jugement. "*Que chacun par un sentiment d'humilité croie les autres au-dessus de soi*" : et c'est bien là ce qu'a fait Jésus-Christ lui-même.

Ces réflexions suffisent à renverser le système hérétique.
Il nous reste à exposer notre doctrine.

Auparavant résumons ici cette controverse : Non, Paul, conviant les fidèles à la pratique de l'humilité, n'a pas produit l'exemple d'un inférieur obéissant à un supérieur. S'il avait voulu prêcher simplement l'obéissance, celle que des serviteurs doivent à leur maître, rien de mieux ! Mais lorsqu'il s'agit d'engager des hommes libres de s'abaisser devant ses égaux, que peut faire en pareil cas la soumission de

l'esclave à son maître, de l'inférieur envers son supérieur ? Aussi bien n'a-t-il pas dit que le plus petit obéisse au plus grand ; mais obéissez-vous les uns aux autres, bien que vous soyez d'égale dignité. "*Croyez les autres au-dessus de vous*". Pourquoi n'a-t-il pas pris l'exemple de la femme ? "De même que la femme obéit à son mari, aurait-il dit, ainsi vous-mêmes obéissez". S'il n'a pas apporté l'exemple des époux, entre lesquels, après tout, se trouve égalité et liberté ; s'il l'a évité, parce qu'il s'y rencontre cependant une certaine dépendance, combien moins aurait-il mis en avant l'exemple de l'esclave ?

Au reste, j'ai commencé par faire remarquer qu'on ne louera personne, qu'on ne voudra pas même citer qui que ce soit, pour le seul mérite de ne pas être un criminel. Pour célébrer la chasteté d'un homme, on n'ira pas dire qu'il ne fut pas adultère ; mais bien qu'il a respecté sa propre épouse. S'abstenir d'actions honteuses ne sera jamais à nos yeux un sujet de gloire ; la gloire ici serait ridicule.
J'ai dit aussi que la forme d'esclave était réelle et que rien n'y manquait, d'où j'ai conclu que la forme de Dieu n'était ni moins réelle, ni moins complète. Mais pourquoi est-il dit, non pas qu'il a été fait dans la forme de Dieu, mais qu' "il y était ?" Cette expression équivaut à celle-ci : "Je suis celui qui suis". La forme, en tant que forme, annonce identité de nature ; il ne se peut que la forme soit la même quand l'essence est différente ; que, par exemple, l'homme ait la forme angélique ; que la brute ait la forme humaine. Alors, concluez : Qu'est-ce que le Fils ?

En nous, qui sommes d'une nature complexe, la forme s'attache au corps ; mais dans un être absolument simple et sans mélange aucun, elle ne peut s'attacher qu'à l'essence. Et si, parce que le texte porte "en forme de Dieu (1)", (εν μορφη Θεου = *èn morphé Thèou)*, sans article, vous prétendez que le Père n'est pas désigné ici, je vous montrerai beaucoup d'autres passages où le Père est désigné par le mot Dieu sans article. Et même, pourquoi dans d'autres passages alors que celui-ci m'en donne une preuve immédiate : il n'a pas cru être usurpateur, quand il s'est cru l'égal "de Dieu", et non pas "du" Dieu (*Thèô* simplement, et non pas "*tô Thèô*") ; il n'a pas mis l'article, bien qu'il parlât du Père.
J'en dirais volontiers encore plus ; mais je crains de fatiguer vos esprits. Du moins que vos mémoires retiennent ce que nous avons dit pour renverser les systèmes ennemis. Arrachons les épines, puis nous sèmerons la bonne semence, après avoir détruit les ronces maudites et rendu à la terre de nos coeurs un champ libre et reposé ; il lui faut, en effet, dépouiller toute la végétation vicieuse des doctrines étrangères, pour qu'elle puisse ensuite recevoir avec pleine vertu les divines semences.

4. Rendons grâces à Dieu pour l'instruction que nous venons d'entendre ; demandons-lui qu'il nous accorde de la garder et de la retenir, afin que, peuple et prédicateur, en recueillent la joie, et les hérétiques la confusion. Supplions-le qu'il daigne aussi, pour la suite de ce discours, nous ouvrir la bouche, et nous inspirer pour l'instruction des moeurs. Prions-le qu'il nous donne une vie digne de notre foi, afin que, vivant pour sa gloire, nous ne fassions jamais par notre faute blasphémer son saint nom. "*Malheur à vous*", est-il écrit, "*parce qu'à cause de vous le nom de Dieu est blasphémé*".

Si, lorsque nous avons un fils, (et que pouvons-nous avoir de plus proche qu'un fils ?) et qu'il nous attire l'humiliation et l'insulte, nous le renions, nous le repoussons, nous n'avouons pas qu'il nous appartienne : à combien plus forte raison Dieu repoussera-t-il et frappera-t-il de sa colère des serviteurs ingrats qui provoquent contre lui blasphèmes et outrages ? Et devenus les objets de cette aversion, de cette haine de Dieu, qui donc recevra, qui protégera ces misérables ? Personne, si ce n'est Satan et les démons. Et cette proie du démon, quel espoir de délivrance lui reste ? Quelle consolation dans sa triste vie ?
Tant que nous sommes dans la main de Dieu, nul ne peut nous en arracher, tant elle est puissante. Mais une fois tombés hors de cette main, de cette puissance secourable, nous sommes perdus, exposés en proie à tous les ravisseurs, jetés sous tous les pieds qui voudront nous fouler, pareils à des murs croulants, à une haie renversée. Quand la muraille est faible, chacun facilement lui donne l'assaut ; et ce que je vais dire de Jérusalem, ne s'applique pas seulement à la cité sainte, mais, sachez-le, à tout homme.
Or, qu'est-il écrit de Jérusalem ?
"*Je chanterai au peuple que j'aime le cantique que mon bien-aimé a composé pour sa vigne. — Mon bien-aimé avait une vigne sur une colline, dans un lieu fertile. — Je l'ai close, je l'ai environnée d'un fossé, et j'ai planté un cep de Sorech ; j'ai bâti une tour au milieu, j'y ai construit un pressoir, et j'ai attendu qu'elle me produisît des raisins, et elle n'a produit que des épines. — Maintenant donc, vous, habitants de Jérusalem, et vous, hommes de. Juda, soyez juges entre moi et ma vigne. — Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne, et que je n'aie point fait ? Car j'ai attendu qu'elle produisît du raisin ; elle n'a produit que des épines. — Maintenant donc je vous montrerai ce que je veux faire à ma vigne. J'en arracherai la haie, et elle sera exposée au pillage ; j'en détruirai la muraille, et elle sera foulée aux pieds. — Et j'abandonnerai ma vigne ; elle ne sera plus taillée ni labourée ; les épines y monteront, comme dans une terre inculte, et je commanderai aux nuées de ne plus lui épancher leurs ondes. — La vigne du Seigneur des armées,. c'est la maison d'Israël, c'est l'homme de Juda, autrefois son plant choisi. — J'ai attendu qu'ils fissent des actions de droiture, ils n'ont en faute que l'iniquité ; et au lieu de la justice que j'attendais, j'entends la clameur qui les accuse*". (Isaïe, V, 1-7.)
Toute âme trouve ici sa leçon. Car lorsque le Dieu de toute bonté a comblé la mesure de ses bienfaits ; et que l'âme, au lieu de raisin, a produit les épines, Dieu arrache la haie, détruit le mur, et nous sommes en proie aux ravisseurs. Ecoutez comment et avec quelle douleur un autre prophète a dépeint cet état : "*Pourquoi, mon Dieu, as-tu détruit sa muraille ? Pourquoi est-elle ravagée par tous les passants du chemin ? Le sanglier de la forêt l'a dévastée ; toute bête sauvage y a pris sa pâture*". (Ps. LXXIIX, 13, 14.) Sans doute, il parle plus haut du Mède et du Babylonien ; mais ici il ne le désigne même pas. Ce sanglier, cette bête solitaire et sauvage, c'est le démon et ses puissances infernales. "Solitaire et sauvage sanglier" désigne et dépeint son impureté et sa férocité. Pour donner une image de ses instincts rapaces, les saints livres le comparent au "*lion qui rôde en rugissant, cherchant qui il pourra dévorer*". (I Pierre, V, 8.) Pour nous signaler ses poisons dangereux et mortels, ils l'appellent serpent et scorpion. "*Foulez aux pieds*", est-il dit, "*les serpents, les scorpions, et toute la puissance de l'ennemi*". (Luc, X,19.) Pour nous faire comprendre à la fois son poison et sa force, ils le nomment dragon ; ainsi dans ce passage : "*Le dragon que tu as fait pour s'y jouer*". (Ps. CIII, 26.) Au reste, dragon, serpent, aspic, sont des noms que l'Ecriture lui donne

partout ; comme à une bête tortueuse, d'aspects variés et de force redoutable, qui agite, trouble, bouleverse toutes choses dans les hauteurs comme dans les abîmes.
Toutefois ne craignez pas, ne perdez pas courage ; veillez seulement, et il ne sera plus qu'un faible passereau. "*Foulez aux pieds*", a dit le Seigneur, "*les serpents et les scorpions*". Lui-même, si nous le voulons, le jettera sous nos pieds comme une vile poussière.
5. Mais qu'il est ridicule, ou plutôt qu'il est malheureux de voir qu'un être destiné à ramper sous nos pieds, plane en vainqueur sur nos têtes ! Et comment cela se fait-il ? Par notre faute ! Il grandit, si nous voulons ; et si nous voulons, il se rapetisse. Soyons bien à nos intérêts, serrons-nous autour de notre Roi : dès lors, il s'amoindrit, et n'a pas plus de pouvoir contre nous qu'un petit enfant. Mais si nous nous éloignons de notre Roi suprême, il se redresse, il frémit, il aiguise ses dents homicides, parce qu'il nous trouve privés de ce puissant auxiliaire. Il n'attaque, en effet, que dans la mesure que Dieu permet. S'il n'osait, par exemple, envahir un troupeau de pourceaux, avant que le Seigneur ne lui en eût donné permission, bien moins le ferait-il sur les âmes humaines. Dieu permet ses attaques, d'ailleurs, ou pour instruire, ou pour punir, ou même pour glorifier davantage ses élus. Voyez-vous, par exemple, que loin de provoquer Job, le démon n'osait même approcher de lui, qu'il le craignait, qu'il tremblait ?
Mais pourquoi parler de Job ? Judas, Judas lui-même ne devint la proie du démon et son entière conquête que quand Notre-Seigneur eut retranché ce traître du collège sacré des apôtres. Jusque-là Satan le tentait au dehors, et n'osait faire irruption jusque dans son âme. Mais dès qu'il le vit retranché du saint troupeau, il l'attaqua plus furieusement qu'un loup ne ferait jamais, et il ne lâcha cette proie qu'après lui avoir donné une double mort.
Ce douloureux chapitre a été, du reste, écrit pour notre instruction.
Qu'avons-nous gagné à savoir que Jésus-Christ a été trahi par l'un des douze ? Quel est ici notre profit, quel est notre avantage ? Il est grand, vous répondrai-je. Si nous comprenons bien le motif, qui le détermina à un pareil complot, nous veillerons à ne pas nous laisser entraîner par une cause semblable.
Comment donc Judas en vint-il à se perdre ? Par avarice. Il était voleur, et cette maladie le rendit fou au point de lui faire livrer Notre-Seigneur pour trente pièces d'argent. Quelle plus honteuse folie ! rien au monde n'égalait, rien ne pouvait valoir l'objet sacré de cette trahison ; et "Celui" devant qui les nations sont comptées comme un néant, il le livre pour trente pièces d'argent ! Voici comment est lourde la tyrannie de l'avarice, voici comment elle est capable de dégrader une âme ! L'ivresse même produit dans l'âme un délire moins grand que l'avarice. La folie, la stupidité frappent moins fort que la passion de l'argent. Car, dis-moi, Judas, quelle raison a déterminé ta perfidie ? Alors que tu étais obscur et inconnu, tu fus appelé par le Seigneur, placé au rang des douze ; il te communiqua sa doctrine, il te promit des biens inappréciables, il te fit produire des miracles même ; sa table, ses voyages, sa conversation, il partageait tout avec toi, comme avec tes collègues de l'apostolat. Tant de bienfaits ne suffirent donc pas à t'arrêter ? Quel si grand mobile alors te rendit traître ? Avais-tu donc le moindre sujet de plainte ; ou plutôt quels biens ne t'avait-il pas donné ? Connaissant ton intention, il ne cesse de te donner tout ce qu'il a. Souvent il répète : "Un de vous me trahira" (Matth. XXVI, 21) ; souvent il te désigne, mais en t'épargnant

toujours ; il sait ce que tu es, et ne te chasse pas du groupe des apôtres. Il te supporte encore, et comme si tu étais toujours un membre légitime de ce corps vénérable, un des douze, il t'honore, il te chérit. Enfin, ô crime, tu le vois ceint d'un linge, et de ses pures mains lavant tes pieds impurs ; rien ne t'arrête ; tu continues à voler le bien des pauvres ; et le Seigneur le supporte encore pour t'empêcher de faire le dernier pas ; mais rien ne peut changer ta détermination. Et pourtant, quand tu serais une bête féroce, une pierre même, tant de bienfaits reçus, tant de miracles opérés, cette doctrine sublime de l'Evangile enfin, ne devait-elle pas te fléchir ? Hélas ! jusque dans cette dégradation bestiale, le Seigneur te poursuit de ses appels ; malgré cette insensibilité de ton coeur plus dur que les rochers, ses oeuvres merveilleuses t'invitent au retour: mais en vain. Tout cela ne peut amender Judas.

Peut-être, mes frères, cet excès de folie dans un traître vous étonne.
Ah ! que sa plaie honteuse vous fasse trembler ! La cupidité, l'amour de l'argent a fait de lui ce que vous voyez. Arrachez de vos coeurs cette passion, qui enfante de telles maladies de l'âme, qui rend impie, et qui nous conduirait, même après mille bienfaits de la bonté de Dieu, à le méconnaître et à le renier. Arrachez cette passion, je vous en supplie ; ce n'est pas une maladie légère ; elle sait produire mille morts très-cruelles. Nous avons vu le mal de Judas craignons d'y succomber nous-mêmes.
Son histoire a été écrite pour nous préserver de tels malheurs ; tous les évangélistes l'ont racontée, pour nous apprendre le désintéressement. Fuyez donc le plus possible l'avarice qui se reconnaît non-seulement dans le désir de beaucoup d'argent, mais dans le simple désir d'argent. C'est déjà une fatale cupidité que de demander au-delà de ses besoins. Qu'est-ce qui a poussé Judas à la trahison ? Un monceau d'or ? Non, trente deniers, trente pièces d'argent lui ont suffi pour livrer le Seigneur. N'oubliez pas ce que je vous disais tout à l'heure : l'avarice se manifeste non pas seulement en acceptant une somme considérable, mais plus encore en recevant une somme chétive ? Voyez quel grand crime commet Judas pour un peu d'or ! que dis-je pour un peu d'or, pour quelques pièces d'argent !
6. Non, non, jamais l'avare ne contemplera Jésus-Christ face à face ; c'est là, je le répète, une impossibilité. L'avarice est la racine de tous les maux. Or si un mal quelconque peut nous exclure de la gloire éternelle, où donc sera placé celui qui apportera, au jugement de Dieu, la racine de tous les péchés ? Le serviteur de l'argent ne peut être le vrai serviteur du Christ. C'est lui-même qui a proclamé cette incompatibilité absolue. "*Vous ne pouvez*", a-t-il dit, "*servir Dieu et Mammon*" ; et encore : "*Nul ne peut servir deux maîtres*" (Matth. VI, 24), car leurs volontés sont contraires.
Jésus-Christ vous dit : Soulagez les pauvres !
Mammon reprend : Dépouillez-les même de ce qui leur reste.
Jésus-Christ : Donnez-leur ce que vous avez !
Mammon : Prenez en plus ce qu'ils ont.
Voyez-vous le combat ? Voyez-vous la guerre ? Faut-il vous montrer comment personne ne peut servir ces deux maîtres, mais comment l'un des deux sera nécessairement méprisé ? N'est-ce pas là une vérité d'une clarté qui n'a pas besoin de commentaire ? Comment ? Ne voyons-nous pas, dans les faits, que le Christ est méprisé tandis que Mammon est en honneur ! Ne sentez-vous pas ce qu'il y a pénible à dire cela ? Mais si le dire est pénible, combien plus la réalité ! Mais la maladie qui nous aveugle nous empêche de sentir la gravité des faits. Dès que nous

commencerons à nous dégager des étreintes de cette passion, notre esprit jugera sainement des choses. Mais une fois sous l'empire de cette fièvre de l'or, notre âme se complaît dans son mal, perd absolument la faculté de juger, et voit se corrompre même la droiture de sa conscience.
Jésus-Christ prononce: "*Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il possède, il ne peut être mon disciple*". (Luc, XIV, 33.)
Mammon réplique : Arrache le pain à l'indigent.
Jésus-Christ Habillez sa nudité !
Mammon : Volez-lui jusqu'à ses haillons.
Jésus-Christ : Ne méprisez pas votre propre sang et ceux de votre maison.
Mammon : Pour ton sang et ta maison, pas de pitié ; quand ce serait un père, quand ce serait une mère, méprise-les. Et pourquoi parler de père et de mère ? Sacrifie, je le veux, jusqu'à ton âme.
Il commande, on l'écoute. Hélas ! hélas ! ce maître qui vous impose des lois si cruelles, si inhumaines, si sauvages, nous trouve obéissants, plutôt que Celui dont le joug est léger et les commandements si salutaires. De là, l'enfer ; de là, le feu ; de là ce fleuve de flammes et ce ver qui ronge éternellement.

Je le sais : beaucoup ici nous entendent avec peine tandis que nous traitons ce sujet menaçant ; mais moi-même, c'est malgré moi que j'y touche : qu'ai-je, enfin, à y gagner ? Ah ! J'aimerais bien mieux vous entretenir continuellement des biens du royaume céleste, de ce repos, de ces cours d'eau qui désaltèrent pleinement, de ces pâturages verdoyants et joyeux, comme les appelle le prophète : "*Il m'a élevé auprès des eaux rafraîchissantes, il m'a placé au milieu de verts pâturages*". (Ps. XXII, 2.) Oui, j'aimerais vous parler de ce lieu d'où sont bannis la douleur, le deuil, les chagrins. J'aimerais vous raconter le bonheur qu'on goûte à être avec Jésus-Christ, bien que cela dépasse tout langage et même toute pensée. J'aimerais néanmoins user toutes mes forces sur cet éternel et délicieux sujet, mais que ferais-je alors ? Car il n'est pas possible de parler de royaume à un malade brûlé par la fièvre. Tant que dure son périlleux état, il faut s'occuper de sa guérison ; tant que la peine et le châtiment le menacent, à quoi bon lui parler de gloire. On n'a qu'un but, en ce cas ; c'est de le sauver du danger, du supplice ; si nous n'atteignons ce premier résultat, comment espérer l'autre ? Continuellement donc je vous entretiens du mal à redouter, pour vous faire arriver au bien que vous désirez. Car si Dieu lui-même nous a menacés de l'enfer, c'est pour que personne ne tombe en enfer ; c'est pour que tous nous arrivions à la couronne. Ainsi moi-même, si je ne cesse pas de vous parler d'enfer, c'est pour vous relever jusqu'à l'espoir d'un trône, c'est pour fléchir d'abord vos coeurs sous la crainte et les décider à pratiquer ce qui fait mériter la palme.
Veuillez donc supporter sans chagrin le poids de mes paroles. Ce poids de ma parole aura l'avantage d'alléger vos âmes du fardeau de leurs péchés. Le fer, aussi, les marteaux ont du poids ; et cependant on fabrique avec eux les vases d'or et d'argent ; on redresse les objets tordus ; si les outils étaient moins lourds, ils deviendraient impuissants à redresser un corps tordu. Ainsi le poids de nos reproches peut façonner vos âmes au bien. Ne cherchez donc à éviter ni leur pesanteur, ni leurs coups salutaires ; je ne vous blesse jamais pour briser et déchirer vos âmes, mais pour les corriger. Nous savons, en effet, grâce à Dieu, dans quelle mesure il faut frapper, et

quelle doit être l'intensité de nos coups, afin que, sans jamais briser le vase, ces coups puissent le guérir, le restaurer, le remettre en état de servir au divin Maître ; de telle sorte que la réparation le présente avec un nouveau lustre, avec une forme et une ciselure irréprochable, au grand jour où doit couler le fleuve de feu, et qu'il ne devienne pas la pâture du bûcher que l'éternité entretiendra.

Si vous ne passez ici-bas par le feu de la parole, vous passerez infailliblement dans l'autre vie par le feu de l'enfer, puisque "*le jour du Seigneur se révèlera par le feu*". (I Cor. III, 13.) Il vaut donc mieux que ce soit notre parole qui vous brûle un instant, plutôt que la flamme dont parle ici l'apôtre. Cet avenir éternel, en effet, est d'une certitude absolue ; souvent je l'ai prouvé par des raisons sans réplique. Les saintes Ecritures suffiraient pour vous en donner la pleine conviction, mais plusieurs d'entre vous étant portés à la discussion, j'y ai ajouté maints raisonnements. Rien n'empêche que maintenant même nous ne les apportions encore.
Qu'avais-je dit ?
Dieu est juste : tous, païens, juifs, hérétiques et chrétiens le reconnaissent.
Or, bien des pécheurs meurent sans avoir été punis ; bien des hommes de vie vertueuse ont quitté ce monde après avoir subi mille calamités.
Donc, si Dieu est juste, en quel lieu donnera-t-il aux uns la récompense, aux autres le supplice, s'il n'y a pas d'enfer, s'il n'y a pas de résurrection ?
Ce raisonnement, répétez-le toujours aux autres et à vous-mêmes ; il ne vous laissera pas un doute sur la résurrection.
Et, quand on croit sans l'ombre d'un doute à la résurrection, on apporte tous les soins, toute l'attention possible à mettre son âme en état d'obtenir les biens éternels.
Puissions-nous tous y parvenir, par la grâce et bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, en l'unité du Père et du Saint-Esprit, la gloire, la puissance et l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

Septième homélie sur l'épître aux Philippiens

1. Nous avons donné l'interprétation des hérétiques ; le moment est venu d'exposer aussi la nôtre.

Ces paroles : "*Il n'a pas cru usurper*" ne signifient, d'après eux, que : "Il n'a pas usurpé". D'après nous, et nous l'avons fait voir, ce sens est ridicule et absurde, puisque jamais on ne pourrait, avec un sens pareil, trouver dans ce passage une exhortation à l'humilité ; dans la mesure où il serait impossible de louer ainsi Dieu, ou même un simple homme.

Quel est donc le vrai sens ? Appliquez-vous, mes frères, à bien suivre notre discours. C'est le préjugé de la plupart des hommes que s'ils se conduisent avec humilité, ils compromettront leur dignité personnelle, perdront dans l'estime publique, et descendront au-dessous de leur niveau réel. L'apôtre combat cette crainte orgueilleuse, et, pour montrer que tels ne doivent pas être nos sentiments, il monte jusqu'à la divinité même : il leur dit que Dieu, le Fils unique du Père, celui qui possède la forme de Dieu, qui n'est en rien inférieur au Père, qui lui est égal par nature, a jugé pouvoir sans usurpation s'égaler à Dieu.

Or, comprenez bien ces dernières paroles.

Celui qui se serait arrogé des privilèges auxquels il n'avait pas de droit n'accepterait à aucun prix de s'en dépouiller : craignant en effet de s'effacer lui-même et d'en déchoir, il ne lâchera pas prise. Celui au contraire qui possède par nature une dignité quelconque, celui-là ne craint pas de descendre de sa dignité, parce qu'il n'a pas à redouter de la perdre.

Prenons un exemple : Absalon avait ravi le pouvoir ; il n'aurait osé l'abdiquer. Prenons encore un autre exemple, mais ne vous troublez pas si nos comparaisons ne peuvent représenter parfaitement et intégralement leur objet c'est le propre de ce genre d'arguments de laisser à l'esprit plus à deviner qu'ils n'expliquent. Je dis donc : Un homme, révolté contre son prince, usurpe le trône et se fait roi : jamais il n'osera déposer ou cacher cette puissance ; s'il la cachait, par là même, il la réduirait à néant. Au reste cet exemple s'applique à tout bien volé : le ravisseur surveille toujours sa proie, et la garde continuellement ; s'il s'en dépouille un instant, il la perdra ; de sorte qu'on peut dire en général, que tout voleur craint de se séparer de l'objet volé, et qu'il garde toujours le bien sur lequel il a mis la main ; tandis qu'une crainte semblable ne se rencontre pas dans ceux qui ne possèdent rien par vol: ainsi l'homme craint bien peu de perdre sa raison, qui fait sa dignité... J'avoue, toutefois, ne pas trouver d'exemples satisfaisants : nous ne tenons, pauvres humains, aucune royauté de par la nature ; et même aucun bien ne nous est naturel, puisque tous et chacun appartiennent essentiellement et en toute propriété à Dieu seul.

Que dirons-nous donc ? Que le Fils de Dieu n'a pas craint de descendre de sa dignité, assuré qu'il était de la recouvrer ; et qu'il l'a cachée sans croire pour cela s'amoindrir. Aussi l'apôtre n'a-t-il pas dit de Jésus-Christ qu'il "n'a pas usurpé", mais bien qu'il "n'a pas estimé que ce fut une usurpation". Sa souveraineté, en effet, ne venait ni de vol, ni de donation faite par autrui elle était sa nature, et par suite immuable et assurée. Aussi n'hésite-t-il pas, roi suprême, à revêtir l'extérieur d'un de ses sujets. Un tyran craint de dépouiller à la guerre son manteau de pourpre ; un roi s'en défait avec confiance. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas usurpé le commandement. Il est loin de ressembler à l'usurpateur qui ne s'en dépouille jamais ; il le dissimule et le cache, mais parce qu'il le possède par nature il ne peut le perdre.

Je le répète donc : l'égalité avec Dieu n'était pas pour Jésus-Christ une usurpation, mais bien sa nature même ; de là vient qu'il s'est anéanti.

Mais où sont ceux qui prétendent qu'il subit alors une nécessité, qu'il fut contraint de se soumettre ? Il s'anéantit "lui-même", a dit saint Paul ; "*il s'humilia lui-même, il se fit obéissant jusqu'à la mort*".

Comment il "s'anéantit", l'apôtre le montre : "*en prenant la forme de l'esclave, en se faisant à la a ressemblance des hommes, étant reconnu "homme par tout son extérieur*". Il se rappelle qu'il vient d'écrire : "*Que chacun considère les autres comme au-dessus de soi*". Aussi ajoute-t-il de Jésus-Christ lui-même : "Il s'est anéanti". En effet, s'il avait subi l'abaissement, mais non spontanément, mais non d'après sa volonté même, ce n'aurait pas été un acte d'humilité. S'il n'a pas su, par exemple, que ce sacrifice lui était demandé, cette ignorance en lui est une imperfection. A-t-il seulement attendu, faute de la connaître, l'heure où il devait l'accomplir ? Encore, ici, c'est une ignorance du temps. Et s'il a connu l'obligation de le faire et l'heure de l'accomplir, pourquoi direz-vous qu'il ait été contraint de se soumettre ? Peut-être direz-vous que c'est pour montrer la prééminence de son Père sur lui. — Mais alors il aboutissait à montrer non pas la prééminence de son Père, mais sa propre bassesse. Car le nom de Père ne suffit-il pas pour indiquer la prérogative du Père ? Or, à cette seule exception près qu'il n'est point le Père, nous trouvons dans le Fils identité complète et en tout avec le Père. Ce titre de Père, évidemment, ne peut passer au Fils sans absurdité. Mais, je le répète, à part ce titre, tout ce que possède le Père appartient au Fils en toute communauté.

2. Les marcionites, prenant le texte au pied de la lettre, aiment à rappeler qu'ici il est écrit : qu'il a été fait "*à la ressemblance d'un homme*", et non pas qu'il s'est fait homme. — Mais comment pourrait-on être fait à la ressemblance d'un homme ? En revêtant une vaine ombre ? Dès lors, c'est un fantôme ; ce n'est plus rien de semblable à l'homme. Le semblable de l'homme, c'est un autre homme. D'ailleurs que répondrez-vous au texte de saint Jean : "*Le Verbe s'est fait chair*", sans contredire notre apôtre saint Paul lui-même, qui dit ailleurs : "*A la ressemblance d'une chair de péché*" ?
"*Et par tout son extérieur, il a été trouvé comme un homme*" .
Voilà, disent-il encore: être comme un homme, être un homme par l'extérieur, c'est tout autre chose qu'être un homme par nature. — Vous voyez, mes frères, avec quelle candeur et quelle assurance je vous rapporte les objections des adversaires ? La victoire, en effet, ne peut être splendide et surabondante, qu'à la condition que nous ne dissimulerons en rien la force apparente de leurs difficultés. Dissimuler serait une ruse plutôt qu'une victoire. Que disent donc les hérétiques ? Ne craignons pas de le répéter. Ce sont deux choses différentes que d'être homme par l'extérieur, ou de l'être par nature ; d'être dans la ressemblance d'un homme, ou d'être simplement homme.
Je réponds :
Alors aussi "prendre la forme d'esclave" n'est pas "prendre la nature d'esclave". Il y a contradiction dans les termes. Pourquoi ne détruisez-vous pas tout d'abord cet antagonisme ? Car si le texte que vous citez plus haut combat, selon vous, notre enseignement ; celui-ci vous est évidemment opposé. L'apôtre n'a pas dit : "Comme une forme d'esclave" ; ni : "A la ressemblance d'une forme d'esclave" ; ni : "Dans l'extérieur d'une forme d'esclave" ; mais simplement : "*Il a pris forme d'esclave*". Que voulait-il dire ici ? Serait-ce là une contradiction dans les mots ? A Dieu ne plaise ! C'est juste leur raisonnement qui est bourré de contradictions et ridicule.
C'est lorsque, ceint d'un linge il a lavé les pieds de ses disciples, qu'il a pris forme d'esclave, répondent-ils.
Mais est-ce là forme d'esclave ? Non, non, c'est un travail d'esclave ; or assumer un travail d'esclave et devenir un esclave, voilà choses bien différentes. Pourquoi n'a-t-il pas dit: "Il a fait un travail d'esclave" ? Voilà qui aurait été plus clair. Jamais, dans l'Ecriture, le mot "forme" n'est employé pour exprimer une action, pour désigner une "œuvre". La différence de signification est complète : l'un est un nom de nature, l'autre un nom d'emploi. Dans le langage ordinaire non plus, nous n'employons jamais l'un pour l'autre les termes oeuvre et forme.

Et d'ailleurs, si l'on suit le sens que les hérétiques donnent à ce passage, Notre-Seigneur n'a même pas fait "œuvre" d'esclave : il n'a pas pu se mettre un linge autours des hanches, puisque son corps étant – selon eux – une simple apparence, la scène entière était sans vérité. S'il n'avait pas de mains, comment lavait-il ? s'il n'avait pas de dos, comment aurait-il pu se mettre un linge autours de la taille ? Quel genre de vêtements a-t-il donc pu prendre ; car il est dit qu'*il "reprit ses vêtements* ?" Aussi, puisqu'il est donc impossible de trouver ici une véritable action, réellement faite, mais que tout cela n'est, selon vous que pure illusion, avouez qu'il n'a pas même lavé les pieds des disciples ! Si cette nature incorporelle est apparue dans la chair sans avoir de corps, qui donc a lavé les pieds des apôtres ?

Et que dirons-nous contre Paul de Samosate ?
D'abord, que dit-il lui-même ? Exactement la même chose que Marcion. Aussi lui répondons-nous : Celui qui a simplement la nature humaine, un homme pur et simple, ne s'anéantit pas à laver les pieds de ses compagnons de service. — Car ce que nous avons établi contre les ariens s'applique à ceux-ci également. Entre eux, toute la différence est une faible distance de temps ; les uns comme les autres font du Fils de Dieu une créature.
Que pouvons-nous donc leur répondre ?
Qu'un homme ne s'anéantit pas, ne se dégrade pas en lavant les pieds d'autres hommes. Et si, n'étant qu'un homme, il n'a pas commis la monstrueuse usurpation de s'égaler à Dieu, il n'y a pas là de quoi faire son panégyrique. Que Dieu se soit fait homme, voilà un prodigieux abaissement ! Mais qu'un homme fasse des choses humaines, où est l'abaissement ?
D'autre part, où trouvez-vous, que "forme de Dieu "soit équivalent à "oeuvre de Dieu" ? Si le Christ n'était qu'un homme si c'est à cause de ses œuvres qu'il est dit avoir la "forme de Dieu", pourquoi ne pas donner ce même nom à Pierre qui a fait des oeuvres plus grandes ? Pourquoi pas à Paul lui-même, lui qui a si souvent accepté des emplois d'esclaves, sans jamais en refuser aucun ? "*Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes*", disait-il ; "*nous prêchons Jésus-Christ, quant à nous, nous sommes vos serviteurs en Jésus-Chris*t".(II Cor. IV, 5.)
Les adversaires n'apportent donc que difficultés ridicules et misérables.

"Jésus-Christ s'est humilié" : c'est la parole apostolique. Eh bien, dites-moi comment ?
Où est son anéantissement ? Où est son humiliation ? Serait-ce en faisant des miracles ? Mais Pierre et Paul en ont fait aussi, de sorte qu'on n'y reconnaît pas le privilège propre et spécial du Fils.
Quel est donc le véritable sens de ces mots "*Il s'est fait semblable aux hommes*" ? Cela signifie que le Fils a eu de nombreuses choses en commun avec nous, mais avec aussi des exceptions : il n'a pas eu la même naissance que nous, il n'a pas commis le péché. Cela n'appartient qu'à lui, et nul homme ne partage cela avec lui. Il n'était pas seulement ce qu'il paraissait être, il était encore Dieu. Il apparaissait avec la nature de l'homme ; mais quoique notre semblable par la chair, il différait de nous par beaucoup d'endroits. Ces paroles donc indiquent qu'il n'était pas purement et simplement un homme, et l'apôtre dit avec raison: "semblable aux hommes". Car nous sommes "corps et âme" ; lui, il est "Dieu, âme et corps" : c'est pourquoi il écrit : "à notre ressemblance". Craignant d'ailleurs que du fait de cette expression "*Il s'est anéanti lui-même*", nous n'allions croire à une dégradation, à la perte de la divinité dans le Fils, l'apôtre précise ici que tout demeurant ce qu'il est, il prend ce qu'il n'était pas ; et que devenu chair, il continue à être le Dieu Verbe.

3. La même raison qui lui fait parler de "ressemblance", lui fait ajouter aussi : "par l'extérieur" : sa nature première n'a pas dégénéré, en effet ; il n'y a pas eu de confusion avec la nôtre, sinon "par l'extérieur" seulement. Ayant affirmé clairement la prise de possession par lui de la forme de l'esclave, il ajoute avec confiance cette seconde affirmation, après avoir par la

première fermé la bouche à tous les hérétiques. En effet, quand il parlait aux Romains "d'une ressemblance" de Jésus-Christ "avec notre chair de péché", il ne niait pas pour cela que ce fût une vraie chair, mais seulement que cette chair eût péché, bien qu'elle fût semblable à une chair pécheresse. En quoi semblable ? par la nature ; en quoi différente ? pour le mal : mais en somme semblable à notre chair pécheresse. Eh bien ! comme l'apôtre se servait alors de cette expression de "ressemblance", parce que, de fait, il n'y avait pas entre notre chair et la sienne complète égalité, de même ici la ressemblance est encore mentionnée, pour rappeler qu'entre elles encore tout n'est pas égal ; qu'ainsi, par exemple, le Fils ne passa point par la naissance ordinaire, par le péché, par tout ce qui fait enfin l'homme pur et simple. Son mot, fait "comme l'homme" est donc d'une admirable vérité, puisqu'il n'était pas l’un d'entre nous, mais comme un d'entre nous. Dieu Verbe, il n'a pas dégénéré eue ; sa substance n'a pas changé : mais il s'est montré comme un homme, sans toutefois nous tromper par un corps fantastique, mais pour nous apprendre l'humilité. Ainsi quand il écrit : "Comme l'homme", son intention est claire ; car en plus d'un autre passage, il l'appelle homme expressément, comme dans celui-ci "Il n'y a qu'un Dieu, et qu'un médiateur homme, Jésus-Christ". — Nous avons épuisé ce que nous devions dire contre les adversaires du corps de Jésus ; quant à ceux qui nient qu'il ait pris une âme avec ce corps, il faut leur dire : Si la forme de Dieu est un Dieu parfait, bien certainement aussi la forme de l'esclave est aussi homme parfait.

Maintenant revenons aux ariens : "Etant" dit saint Paul, "dans la forme de Dieu, il n'a pas cru que ce fût une usurpation d'être l'égal de Dieu".

Dès qu'il parle de la divinité du Fils, il ne se sert jamais des expressions : Il "a été fait", il "a pris" ; mais écoutez-le désigner son humanité : Il s'est anéanti lui-même en "prenant" la forme de l'esclave ; et il a "été fait" à la ressemblance des hommes. vous retrouvez les deux termes qu'il évitait d'abord: Il s'est fait homme, mais il était Dieu. Gardons-nous autant de confondre (les natures) que de les séparer (de la seule et unique personne du Fils). En lui, un seul Dieu, un seul est le Fils de Dieu : "un", cependant, vous dirai-je, par, union mais non par mélange ni confusion ; cette nature infinie de Dieu, tout en s'adjoignant l'autre nature, n'a pas dégénéré, elle lui est simplement unie.

"Il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix". Les hérétiques interprètent aussitôt qu'il s'est fait obéissant, parce qu'il était loin d'être l'égal du Père auquel il obéissait.

O stupides et insensés adversaires ! comme si cette conduite admirable retirait au Fils la moindre perfection ! comme si nous-mêmes nous ne savions pas obéir à nos amis tout en demeurant leurs égaux ! C'est en toute spontanéité que le Fils se soumet à son Père ; loin d'être servile, cette obéissance est glorieuse et parfaitement convenable à la dignité du Fils unique, tout en rendant à son Père un incomparable honneur. Il honore son Père oui, mais garde-toi de le déshonorer, lui, ce Fils véritable de Dieu ; aime plutôt à le vénérer davantage, à reconnaître d'autant mieux son titre de Fils, que lui-même honore plus admirablement ce Père de toutes choses. Jamais Dieu n'a eu un tel adorateur. Plus sa dignité était sublime, plus son humilité a été profonde. Si rien ne l'égale, rien n'égale non plus l'honneur qu'il rend à son Père, librement et sans contrainte. Ici plus qu'ailleurs sa vertu éclate et pour la peindre, je sens que les expressions me font défaut.

Ciel ! quel mystère ineffable qu'il se fasse esclave ! mais qu'il subisse volontairement la mort, c'est plus écrasant ; et il trouva le moyen de surpasser encore ce double sacrifice, moyen qui dépasse notre pensée même. Qu'est-ce donc ? c'est que parmi tant de genres de mort si différents, celle que le Seigneur endura était regardée comme la plus honteuse ; elle était le comble de l'ignominie, le dernier terme de l'exécration. "Maudit soit", disait l'Ecriture, "celui qui est pendu au gibet !" (Deut. XXI, 23.) Aussi, les Juifs affectèrent de lui choisir ce supplice pour le rendre infâme, afin que si sa mort violente ne pouvait suffire à détacher de lui jusqu'au

dernier de ses disciples, au moins il ne lui en restât plus un seul à la vue de cette mort exécrée. Aussi voulurent-ils encore qu'on le crucifiât entre deux brigands, pour qu'on eût de lui et d'eux, même mépris, et que la parole de l'Ecriture s'accomplît : "Il a été compté au nombre des scélérats". (Isaïe, LIII, 12.)
Mais la vérité, par là même, brilla d'un plus vif éclat. Bien plus beau, bien plus admirable apparaît, en effet, ce spectacle du calvaire, lorsque sa gloire attaquée par tant d'ennemis, malgré leurs mille artifices, en dépit de toutes leurs machines de guerre, ressort cependant et nous éblouit de sa magnificence. Ces misérables, pour l'avoir tué, et tué de cette manière, comptaient bien avoir fait de lui un objet d'horreur, et d'horreur extrême ; et cependant leur espoir indigne échoua complètement. Et pourtant ces deux brigands eux-mêmes étaient de si profonds scélérats (car l'un des deux seulement se convertit et encore au dernier soupir), que pendus à leur gibet, ils avaient encore la force de lui jeter l'outrage ; la conscience de leurs crimes, les tortures, la compassion que devait leur commander cette fraternité du supplice, rien n'arrêtait leur fureur ; témoin cet aveu de celui d'entre eux qui, enfin, reprit l'autre en ces termes: "Tu ne crains donc pas Dieu, bien que tu subisses le même châtiment !" (Luc, XXIII, 40.) Telle était la méchanceté de tous les spectateurs de ce grand drame. Mais la gloire de Jésus-Christ ne subit pas la moindre atteinte : "Dieu même", dit saint Paul, "en retour de son immolation, l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom".
4. Remarquez bien la suite des idées dans saint Paul, et comment, dès qu'il a parlé de cette chair adoptée par le Seigneur, il rappelle immédiatement toutes les circonstances qui prouvent son humilité. Avant de dire qu'il a pris la forme de l'esclave, et tant qu'il nous entretient de la divinité de Jésus, voyez avec quelle élévation il s'exprime ; je dis avec élévation, en la mesurant à nos forces humaines ; car Paul même n'atteint pas, et il ne pourrait atteindre à la hauteur de son sujet. Toutefois, écoutez-le : "Etant dans la forme de Dieu, il a cru sans usurpation être égal à Dieu". Mais notre bienheureux parle-t-il du Dieu fait homme, il développe aussitôt toutes les conséquences de cette incomparable humilité, parce qu'une pensée le rassure : il sait que la chair sacrée de Jésus a subi seule toutes les humiliations qu'il rappelle ; il sait que sa divinité n'en a souffert aucun dommage.
"Et pour cela, Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, de sorte qu'au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers ; et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de son Père". Disons aux hérétiques: S'il est ici question du Dieu Verbe et non pas du Verbe incarné, expliquez-nous cette exaltation et ce genre d'exaltation surtout ? Le Père leur donne-t-il quelque chose en plus ? Voilà, dès lors, l'imperfection antérieure du Fils constatée d'un côté au moins ; c'est à cause de nous qu'une nouvelle perfection lui est dévolue, puisque s'il ne nous avait pas fait ce grand don, il n'aurait pas gagné l'honneur dont il est question.
"Il lui a donné un nom". Ainsi, du moins dans votre opinion, il n'avait pas même de nom. Alors, s'il a reçu celui qui lui était dû, comment l'a-t-il reçu par don et par grâce ? "Un nom qui est au-dessus de tout nom", et si nous demandons lequel enfin : "Afin qu'au nom de Jésus-Christ" tout genou fléchisse. Les hérétiques, par ce nom, entendent la gloire. Donc aussi doivent-ils ajouter : Une gloire au-dessus de toute gloire. Or, nous avons vu que cette gloire consiste précisément à adorer son Père ! Vous voilà bien loin de la grandeur divine, vous qui pensez connaître Dieu autant qu'il se connaît lui-même ! Votre interprétation à elle seule suffit pour montrer que vous êtes loin de l'idée véritable que représente le nom de Dieu ! Au reste, une nouvelle preuve de votre aberration va ressortir de votre idée même. Voilà, répondez-moi, la gloire du Fils ? Donc, avant la création des hommes, et surtout avant celle des archanges et des anges, ce Fils n'était pas dans la gloire ? Car, enfin, 1a nature de cette gloire, c'est de surpasser toute gloire ; on le voit très-clairement par ces mots : "Un nom au-dessus de tout nom". Or, avant l'époque où Dieu la lui donne, il est dans la gloire sans doute, mais moins qu'il ne l'a été dès lors ! C'est à cette gloire qu'il tendait, c'est le but qu'il voulait atteindre

quand il créait toutes choses ; loin d'être déterminé par sa seule bonté, il avait soif de gloire, et de celle encore qui vient de nous ! Comprenez-vous ces folies, ces impiétés ? — Au contraire, appliquez ce langage de l'apôtre à l'incarnation ; il est vrai de tout point ; le Dieu-Verbe permet que nous parlions ainsi de sa chair glorifiée ; toutes ces donations n'arrivent pas à sa nature divine, mais à celle que sa bonté a voulu revêtir. Les appliquer à la divinité, c'est impardonnable, tandis qu'au contraire si j'avance que Dieu a immortalisé un homme, quand même je le dirais de l'homme tout entier, je sais ce que je dis.
"Au ciel, sur la terre et dans les enfers", qu'est-ce à dire ? Dans tout l'univers, qui comprend anges, hommes et démons ; — ou bien encore chez les justes comme chez les pécheurs. "Et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire du Père" . Comprenez: que tout le monde le proclame ; et remarquez qu'il s'agit ici de la gloire du Père, de sorte que partout, quand le Fils est glorifié, le Père est aussi glorifié, et réciproquement le déshonneur du Fils retombe sur le Père. Car, s'il en est ainsi même humainement et chez nous, bien qu'entre les pères et leurs enfants la distance soit grande, bien plus en est-il ainsi en Dieu, au sein duquel cette différence ne peut être ; ainsi l'honneur ou le déshonneur retombent sur lui. Selon l'apôtre, en effet, le monde est soumis au Fils, et c'est là précisément la gloire du Père. Donc aussi, quand nous disons que ce Fils est parfait, sans besoin aucun, sans la moindre infériorité à l'égard du Père, c'est encore la gloire de son Père. Celui-ci apparaît dès lors dans tout l'éclat de sa bonté, de sa puissance, de sa sagesse, puisqu'il engendre un Fils aussi grand, qui ne lui est aucunement inférieur ni pour la bonté, ni pour la sagesse. Oui, si je le proclame sage autant que son Père, sans une ombre d'infériorité, voilà bien déclarer la sagesse infinie du Père. Quand je le déclare aussi puissant que lui, j'indique en retour la puissance infinie du Père ; quand je le dis bon comme le Père, c'est assez dire que le Père est infiniment bon, puisqu'il a pu engendrer un Fils qui n'est à son égard ni inférieur, ni moindre. Quand enfin je nie la moindre infériorité d'essence entre eux, et que j'avoue leur égalité, l'identité même de leur substance ; par là même je proclame Dieu admirable, je chante sa puissance, sa bonté, sa sagesse, parce qu'il a bien voulu nous envoyer son Fils, ou plutôt un autre lui-même en tout point, sauf en un seul : c'est qu'il n'est point le Père. Ainsi tout ce que je dis à la louange du Fils, retourne à son Père. L'éloge même si pauvre et si chétif que je lui adresse en ce passage (car c'est bien peu de chose pour la gloire de Dieu, que d'être adoré par le monde entier), ce faible éloge appartient encore à sa gloire néanmoins : à combien plus forte raison tout le reste !

5. Croyons donc pour sa gloire, et pour sa gloire aussi sachons vivre, puisque faire l'un sans l'autre ne sert de rien. Car lorsque nous le glorifions selon la foi, sans vivre selon la foi, alors nous l'outrageons, puisque le reconnaissant comme Seigneur et Maître, nous ne le méprisons pourtant, ne redoutant pas son terrible tribunal. Que des païens vivent dans l'impureté, rien d'étonnant, rien qui mérite un si grand supplice ; mais que des chrétiens, participants de si grands mystères, admis à une gloire si éminente, osent cependant mener une vie souillée, voilà une malice incomparable et impardonnable.
Répondez-moi, en effet. Jésus-Christ est descendu aux derniers degrés de l'obéissance, et a mérité ainsi de devenir le Seigneur des anges et des hommes, le Maître absolu de tout et de tous. Et nous croirions déchoir en nous humiliant ! Mais au contraire : nous montons à une élévation sublime ; jamais nous ne sommes aussi grands et dignes d'estime. Oui, celui qui s'élève s'abaisse ; celui qui s'abaisse s'élève ; et pour le prouver il suffit qu'une seule fois Jésus-Christ ait prononcé cette maxime.
Au reste, examinons cette question à fond. Etre humilié, qu'est-ce, sinon subir blâmes, accusations, calomnies ? Etre exalté, qu'est-ce, sinon recevoir honneurs, louanges, élévation en gloire ? Sans doute. Or, voyons comment on arrive à l'un et à l'autre but.

Satan était un ange : il s'élève, qu'arrive-t-il ? Ne tombe-t-il pas au dernier degré de l'abaissement ? La terre n'est-elle pas maintenant son séjour ? N'est-il pas partout accusé et poursuivi de reproches ?
Paul n'était qu'un homme ; il s'humilie : qu'arrive-t-il ? N'est-il pas estimé, comblé de louanges, célébré par les éloges ? N'est-il pas l'ami de Jésus-Christ ? N'a-t-il pas fait des choses plus étonnantes que Jésus-Christ même ? N'a-t-il pas souvent commandé au démon comme à un vil esclave ? Ne l'a-t-il pas promené à sa guise comme on ferait d'un inférieur ? N'en a-t-il pas fait son jouet et foulé aux pieds sa tête brisée ? Ses prières n'ont-elles pas obtenu à bien d'autres personnes une semblable victoire ?
Pourquoi m'arrêtai-je à ce double exemple ? Voici celui d'Absalon et celui de David ; l'un qui s'élève, l'autre qui s'abaisse : lequel, enfin, obtient l'honneur et la gloire ? Or, se peut-il entendre rien de plus humble que la réponse de ce bienheureux prophète aux outrages de Séméi : "Laissez-le", disait-il, "laissez-le me maudire, c'est Dieu qui le lui a commandé ?" (II Rois, XVI,10.) Ainsi encore le publicain s'humilie, quoiqu'après tout son langage ne, fût point celui de l'humilité, mais seulement de la modestie et d'une juste honte ; le pharisien au contraire s'exalte lui-même.... Mais, je l'ai dit, laissons les exemples de personnes, étudions plutôt la nature des choses.
Supposez donc, en général, deux individus, également bien dotés du côté de la fortune, des honneurs, de la science, de la puissance, de tous les biens de ce monde, enfin, et connaissant d'ailleurs tous leurs avantages. L'un des deux, toutefois, mendie encore les éloges de chacun, et s'irrite, quand on les lui refuse, toujours insatiable dans son ambition, toujours enflé de lui-même et de son mérite. L'autre méprise tout ce vain attirail de la gloire, n'y trouve sujet de quereller personne, et repousse même les honneurs qu'on lui défère. A votre avis, lequel des deux est le plus grand, de celui qui mendie les honneurs, sans pouvoir les gagner, ou de celui qui les refuse quand même on les lui offre ? C'est bien l'homme qui dédaigne, n'est-ce pas ? Oui, il est vraiment grand ; car le vrai moyen d'acquérir la gloire, c'est de la fuir. Poursuivez-la, elle vous fuit ; fuyez-la, elle vous poursuit. Si vous voulez y parvenir, ne la désirez point ; si vous voulez grandir, ne vous portez pas vous-mêmes vers les hauteurs. Il est d'ailleurs une raison qui nous fait honorer l'homme humble et sans ambition, et prendre en aversion les poursuivants de la gloire : les hommes aiment naturellement la contradiction ; ils se plaisent à faire le contraire de ce qu'on veut.
Ainsi, méprisons la gloire ; s'humilier c'est s'élever. Pour que les autres vous élèvent, ayez soin de ne pas vous élever vous-mêmes. Qui s'exalte ne sera point exalté par les autres ; qui s'abaissera ne sera pas abaissé par les autres. L'orgueil est un grand vice. Mieux vaudrait être insensé qu'orgueilleux : l'idiotisme est une infirmité de nature ; l'orgueil est une folie pire, c'est souvent folie et fureur tout ensemble. Le pauvre fou ne nuit qu'à lui-même ; l'orgueilleux est la plaie de ses frères. Cette maladie de l'orgueil est d'ailleurs enfantée par la démence ; à moins de délirer, nul au monde ne peut concevoir de soi-même une haute estime : le fou achevé est toujours arrogant. Le sage le déclare : "J'ai vu un homme se croire sage: on peut encore mieux espérer d'un insensé". (Prov. XXVI,12.) Vous voyez que je ne me suis pas aventuré en disant que ce vice est pire que la folie ; car, selon l'Ecriture, l'insensé doit donner plus d'espoir.
Aussi saint Paul disait : "Ne soyez point sages à vos propres yeux". (Rom. XII,16.) A l'égard des corps, quels sont ceux qui nous paraissent les mieux portants ? Sont-ce les chairs gonflées, que boursouflent les gaz et les humeurs aqueuses, ou plutôt celles qui présentent fermeté et consistance ? Ces dernières, répondez-vous. Il en est ainsi de l'âme : avec l'orgueil, elle se gonfle plus dangereusement que vos membres par l'hydropisie ; par l'humilité, elle est saine.
6. Mais quels biens nous procure l'humilité ? Que souhaitez-vous ? La patience, la douceur, l'humanité, la continence, la docilité ? toutes ces vertus naissent de l'humilité, et tous les vices

contraires naissent de l'orgueil. L'être orgueilleux sera nécessairement enclin à insulter, à frapper, à se montrer colérique, âpre, chagrin, une bête féroce enfin plutôt qu'un homme.
Etes-vous fier d'être robuste et fort ? Vous devriez plutôt en être honteux. Pourquoi, en effet, vous enorgueillir d'une qualité sans valeur aucune ? Plus que vous, le lion a l'audace, le sanglier, la force ; près d'eux, vous n'êtes pas même un moucheron. Brigands, violateurs de sépultures, gladiateurs, que dis-je ? vos propres serviteurs mêmes, et parmi eux encore ceux peut-être qui sont les plus stupides, vous surpassent pour la vigueur physique. Est-ce donc un sujet de gloire ? ne devriez-vous pas plutôt vous cacher de honte, si tel est le sujet de votre orgueil ?
Mais peut-être êtes-vous d'une grande beauté ? Laissez aux corneilles cette vanterie ; vous n'égalez certes pas la beauté du paon, rien qu'à voir l'éclat de ses couleurs et la magnificence de son plumage ; la victoire est à cet oiseau, qui certes est mieux coiffé, mieux brillanté. Le cygne encore et bien d'autres volatiles, si vous osez accepter la comparaison avec eux, vous apprendront à n'être pas fier ; de plus les enfants et les jeunes filles, les femmes perdues, les infâmes se glorifient de ces vanités. Y a-t-il donc là un juste sujet d'orgueil ?
Mais vous êtes si riche ! Eh ! Riche de quoi, dites-le moi ? Avez-vous de l'or, de l'argent, des pierres précieuses ? C'est aussi la gloire des voleurs, des assassins, des gens condamnés aux mines. Ce qui fait la honte de ces criminels sera pour vous un sujet d'ostentation ?
Mais les habits, mais la parure vous embellissent. — Vous avez cela de commun avec vos chevaux ? Les Perses font mieux : ils vous montreraient jusqu'à des chameaux richement caparaçonnés ; les gens qui montent sur les planches de théâtre, vous donneraient des leçons de luxe. Ne rougissez-vous pas de vous enorgueillir à propos d'avantages que partagent avec vous les animaux, les esclaves, les meurtriers, les efféminés, les brigands, les profanateurs de sépultures ?
Mais vous construisez des palais splendides ? Que vaut cet honneur ? Beaucoup de gens en ont de plus magnifiques. Ne voit-on pas tous les jours des gens, que travaille la folle passion des richesses, qui bâtissent des maisons dans des lieux sauvages et déserts pour servir de demeure à ces oiseaux ?
De quoi êtes-vous si fiers, enfin ? De votre belle voix ? Vous ne chanterez jamais plus agréablement que le cygne ou que le rossignol. De votre habileté mécanique ou artistique ? Construisez-vous plus habilement que l'abeille ? Est-il tapissier, peintre, architecte qui puisse imiter ses travaux ? De la finesse de vos tissus ? L'araignée vous dépasse. De la vitesse de vos pieds ? Ah ! déférez le premier rang aux animaux, aux lièvres, aux cerfs, à des bêtes de somme que votre vélocité ne saurait vaincre. De vos déplacements et voyages ? Les oiseaux, à cet égard, n'ont rien à craindre de la comparaison ; ils voyagent plus commodément, ils changent de séjour, sans avoir besoin d'équipages ni de provisions : leurs ailes suffisent à tout et remplacent vaisseau, coursiers, voitures, vents et voiles, tout ce que vous voudrez. De votre vue perçante ? L'aigle est encore mieux doué. De votre odorat ? Le chien sera votre heureux rival. De votre talent à faire des provisions ? Les fourmis sont plus habiles. De l'or qui brille sur vous ? Les fourmis indiennes en ont davantage. De votre santé ? Les animaux l'ont meilleure ; ils ont plus que vous la solidité du tempérament, et l'admirable instinct de se procurer le nécessaire ; aussi ne craignent-ils pas la pauvreté : "Regardez les oiseaux du ciel", a dit le Seigneur, "ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers". (Matth. VI, 26.) Ainsi, conclurez-vous, Dieu a créé les animaux dans une condition meilleure que la nôtre. Voyez-vous quelle est notre irréflexion ? voyez-vous comment nous jugeons mal les choses ? voyez-vous comme il est avantageux d'examiner les faits. Voilà un homme qui se plaçait bien au-dessus de ses semblables et qui se laisse convaincre qu'il est au-dessous des bêtes ! — Allons, épargnons-lui cette honte, et gardons nous de l'imiter. Par ses sentiments d'orgueil, il voudrait s'élever au-dessus de la nature, ne le laissons donc pas tomber plus bas que les animaux ; relevons-le, non pas par égard pour lui-même, car il mériterait de subir cette

misérable condition, mais pour l'honneur de Dieu, dont nous aimons à montrer la bonté suprême et l'honneur que chacun de nous lui doit.
Car il est, il est bien certainement des différentes profondes entre nous et les bêtes ; en certaines choses il n'y a plus rien de commun entre elles et nous. Et quelles sont ces choses ? La piété et la vertu. Ne m'objectez pas ici les fornicateurs, les voleurs et les homicides, car nous n'avons rien à faire avec cette espèce d'hommes. Quels privilèges avons-nous encore ? La connaissance de Dieu et de sa providence, la raison chrétienne qui nous découvre l'immortalité. Ici la bête est vaincue, puisqu'elle n'a pas même le soupçon de ces vérités gui nous consolent. Ici, entre l'animal et nous, rien de commun ; inférieurs sur tous les autres points signalés, nous avons en ceux-ci la domination et le triomphe ; c'est même un trait caractéristique de notre grandeur, que, vaincus par la bête d'autre part, nous pouvons cependant ainsi régner sur elle, dès que notre humilité, ne s'attribuant plus la cause et le mérite de quoi que ce soit, rapporte tout à Dieu, à Dieu qui nous a créés et nous a donné la raison. A la bête nous tendons des filets et des pièges, et nous savons l'y attirer et l'y prendre : tandis que nous-mêmes, sages et modérés, nous nous sauvons par l'équité, par la douceur, par le mépris de l'argent.
Vous, au contraire, qui comptez parmi les sottes victimes de l’orgueil et qui êtes éloigné des nobles idées que je développe, j'ai raison de dire que tantôt vous êtes le plus orgueilleux des hommes, tantôt la plus humiliée des brutes. C'est, en effet, le caractère de ce vice arrogant et audacieux de s'élever aujourd'hui sans mesure, et demain de se rabaisser d'autant plus, sans jamais garder le juste milieu. L'humilité nous égale aux anges ; un royaume lui est promis, et c'est avec Jésus-Christ qu'elle doit en partager les joies. L'homme humble, vraiment homme, peut être frappé, il ne peut succomber ; il méprise la mort, loin de l'envisager avec crainte et tremblement ; il sait borner ses désirs. Qui n'a point l'humilité est plus méprisable que la brute ; et, si par les biens ou les ornements du corps vous l'emportez sur tous les hommes, et qu'en même temps vous soyez privés de ceux de l'âme, comment ne seriez-vous pas au-dessous de la bête ? Car, enfin, mettons en scène un pécheur de ce genre, dont la vie s'écoule à braver la saine raison, à pratiquer le vice, à chercher les plaisirs et les excès. Il n'en est pas moins vaincu par la brute : le cheval est plus belliqueux, le sanglier plus fort, le lièvre plus agile, le paon plus beau, le cygne plus mélodieux ; l'éléphant l'emporte par la taille, l'aigle par la vue, tous les oiseaux sont plus riches.
Par quel côté dès lors méritez-vous de dominer sur les bêtes ? Par votre raison peut-être ? Mais non A partir du moment où vous en faites un mauvais usage, vous devenez pires que les bêtes. Certes, vous êtes doués de raison, mais comme vous vivez moins que les animaux d'une manière conforme à la raison ; il aurait mieux valu pour vous que le Créateur ne vous l'ait point donnée à l'origine. Il est bien plus malheureux de livrer lâchement un trône dont vous êtes l'héritier, que de ne jamais en avoir hérité. Un roi inférieur à ses soldats aurait gagné à ne pas revêtir la pourpre. Telle est aussi votre histoire !
Comprenons donc qu'à défaut de pratiquer la vertu, nous nous ravalons au-dessous de la bête ; que tous nos soins se portent donc à la pratiquer, et nous deviendrons des hommes, ou plutôt des anges, et nous jouirons des biens promis par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit gloire et puissance, avec le Père et le Saint Esprit maintenant et toujours est dans mes siècles des siècles. Amen.

Notes
1. Homélie 6.3 Les ariens prétendaient que le mot Dieu, qui en grec admet l'article "le Dieu" (ο Θεος) signifiait le Père ; mais que, sans l'article, "Dieu"(Θεος) simplement indiquait le Fils. Le saint les réfute victorieusement. Rappel du texte de l'Epître : " τοῦτο φρονεῖτε ἐν ὑμῖν ὁ καὶ ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ, ὃς ἐν μορφῇ θεοῦ ὑπάρχων οὐχ ἁρπαγμὸν ἡγήσατο τὸ εἶναι ἴσα θεῷ,"